

# Bamako, une ville, une histoire

(ESSAIS D'UNE ETUDE MICRO-SOCIOLINGUISTIQUE)

*Ismaël MAÏGA*  
INALCO/Université Paris8

L'ensemble des travaux linguistiques consacrés à la description de langues et à la description des phénomènes linguistiques (linguistique formelle) se sont pour la plupart effectués dans une perspective monolithique. La langue y est vue sous l'angle d'une seule personne, celui de l'informateur, sans tenir compte des relations que ce dernier peut avoir avec cette langue, ou même les raisons qui le motivent à travailler avec le chercheur au moment de la description.

Ces différentes études ont occulté la place sociale de l'informateur, son niveau de langue, ses comportements sociaux et linguistiques (son discours social).

Ainsi, ces travaux en général rigoureusement effectués ne contiennent pas les éléments fondamentaux de la "langue fait social" : pourquoi parle-t-on de telle manière ou de telle autre ? A qui parle-t-on ? De quoi parle-t-on ? Comment parle-t-on ?

Cette attitude a eu pour conséquence de produire dans la grande perspective structuraliste une division binaire des travaux linguistiques (linguistique interne et linguistique externe). L'une étant considérée comme la linguistique et l'autre comme étant quelque chose d'apparentée à la linguistique mais dont l'objet n'est pas vraiment la langue. Cette étude serait extérieure à la langue. Elle concerne des objets qui, semble-t-il, ne sont pas dans le champs du linguiste qui étudie plutôt le langage.

Notre travail étant à cheval (dans la perspective de cette analyse structuraliste) entre les deux niveaux d'étude, puisqu'il nous est impossible de privilégier l'un plus que l'autre, nous essaierons de les considérer ensemble. Nous nous inscrirons dans la perspective de la sociolinguistique ou de la linguistique telle que la définit Antoine Meillet. En cela nous accorderons autant d'intérêt aux conditions de production et de perception qu'au message linguistique lui-même. Car pour comprendre les différents phénomènes qui se produisent dans une communication de type radio/télévision--->public, il est certes indispensable de connaître les caractéristiques de ce parler ( peut-on d'ailleurs considérer que le bambara des médias constitue un parler distinct des autres ?), mais il est tout aussi important de voir les différents phénomènes sociaux qui s'y greffent (origines et motivations des variations).

## 2- Le district de Bamako :

le district de Bamako ou nous avons effectué notre étude est situé au centre-sud du Mali à cheval sur le fleuve Niger (Joliba). Il est entouré à l'ouest et au nord par une chaîne montagneuse qui prend sa source en Guinée. L'est et le sud de la ville sont les parties par lesquelles elle s'agrandit aujourd'hui. Si depuis 1967, les pouvoirs traditionnels n'ont plus de reconnaissance officielle, la famille Niaré qui régnait à Bamako, est encore très respectée.

### 2.1 Origine de la ville

Bamakò "dos du caïman"

L'étymologie de Bamako connaît plusieurs hypothèses. Pour une grande majorité de Bamakois, le créateur de la première bourgade de Bamakò serait un chasseur venu de la région de Samagnana. Ce chasseur avait des pouvoirs occultes lui permettant de communiquer avec les animaux dont le bama ("caïman"), maître des eaux. Il tissa des liens d'amitiés particuliers avec celui-ci au point qu'il le faisait traverser le Joliba (fleuve Niger) sur son dos. Les gens qui le voyaient monter sur le dos de l'animal ne se doutaient pas que l'animal aidait tout simplement le chasseur à traverser le fleuve. D'ailleurs personne ne pouvait imaginer que ce grand fleuve était limité. Alors, chaque fois que le chasseur revenait avec du gibier, les gens disaient que c'est de la viande venue de Bama kò (du dos du Caïman). Tous disaient dans le village : a b<sup>☞</sup> taga donsoya k<sup>☞</sup> bama kò la ("il va faire la chasse sur le dos du caïman"). Le chasseur décida au bout de quelques temps de s'installer à cet endroit fertile. Il y partit et tout le monde le crut mort. Les premiers pêcheurs qui ont pu l'y rejoindre au hasard d'une partie de pêche, ne se doutaient pas qu'ils étaient sur le sol réel. Ils pensaient être sur la "parcelle" du dos du caïman dont le chasseur se servait pour chasser. A leur retour, ils apprirent à tout le village que le chasseur n'était pas mort, mais qu'il était quelque part là-bas sur le dos du caïman (a ma sa, a b<sup>☞</sup> bama kò la yen f<sup>☞</sup>). Puisque l'endroit était poissonneux, les Bozo y revenaient souvent. Et chaque fois qu'ils y allaient, ils informaient le chef de village qu'ils partaient pour le dos du caïman (an b<sup>☞</sup> taga bama kò la). C'est ainsi que naquit la légende de bama kò, l'histoire d'un grand chasseur qui, par ses vertus, hérita d'une partie du dos d'un caïman qu'il partagea avec les pêcheurs (Bozo). En effet, les Bozo qui apprécièrent beaucoup l'endroit ont été les premiers habitants à venir s'installer à côté du chasseur (et créèrent ainsi le quartier de Bozola-chez les Bozo-). Plus tard, ce fut les Darawe, les Ture (Maure venus du cercle de l'actuel Nara dans la région de Kulikoro) (Darawela) et les Niyare descendant du grand empire du Wagadu (Niyarela). La naissance de Bamako se situe à peu près vers la fin du XVII<sup>e</sup>. La ville connaîtra un grand essor à l'arrivée des colons français surtout à partir de la construction du fort en 1884. Bamako devient un chef lieu de cercle du Haut-Sénégal-Niger en 1889 et sera capitale de la colonie du Soudan en 1929.

A partir de cette période, la ville va s'accroître très rapidement (Diaby: 195).

Si Bamako est une ville Manden créée par des Bamanan, on y trouve aujourd'hui toutes les ethnies du pays. Cependant, les peuples mandingues y sont largement majoritaires.

### 2.2 La ville et les facteurs de son expansion :

A la construction du fort de Bamako, la ville était déjà peuplée de Bozo, de Niyare et de Maures (Ture, Darawe. Chacun de ces groupes vivait dans son buguda (hameau) qui devinrent plus tard des quartiers : les Bozo, à Bozola ("chez les Bozo"), les Niyare à Niyarela

("chez les Niyare"), les Ture et/ou Darawe à Darawela ("chez les Darawe"). La ligne du chemin de fer Dakar-Niger donnera à la ville les quartiers de Wòlòfòbugu, de Ntominkòròbugu. Le premier habité par les Wolof venu du Sénégal par le train et le second habité par les Khassonké et Malinké de la région de Kayes.

L'islamisation de la sous-région favorisera la création de nouveaux quartiers autour du centre-ville (constitué de locaux de l'administration coloniale et des quartiers déjà cités) comme Madina-kura ("la nouvelle médina"), Daresalamu (Dar-es-salam"), Hamudalayi ("Hamdallaye") et Misira <sup>1</sup>, à l'image de l'architecture et des noms de villes arabes.

A part Bagadaji, qui est une expansion de Bozola, Niyarela et Darawela, tous les autres quartiers de Bamako portent dans leurs noms les traces des circonstances dans lesquelles ils ont été créés :

- Kensanbugu ("la quartier du quinze ans" ) serait créé pour loger les fonctionnaires qui avaient effectué quinze années de service. Dans ce quartier donc, on retrouve surtout des fonctionnaires et des familles de fonctionnaires.

- Lafiyabugu ("le quartier de la paix"): ce quartier date des années d'après l'Indépendance. Il est surtout habité par des étrangers à la ville. Ces habitants sont originaires du Mali.

Jusqu'à une date récente, le quartier de Lafiyabugu était considéré comme un quartier excentré et pauvre.

- Jikòrònin ("vieille petite eau"): c'est le quartier de l'Institut Marchoux, ce qui en a fait le quartier des lépreux de Bamako et du Mali. Autour des lépreux vivent traditionnellement les familles de migrants guinéens.

Ce quartier a longtemps été considéré comme celui des miséreux.

- Badalabugu ("le quartier du bord du fleuve"): ce quartier est situé derrière le Joliba au sud de Bamako. Il est surtout habité par des fonctionnaires.

- Hippodrome ou Miliyònkin ("le quartier des millions"): c'est le quartier de l'hippodrome de Bamako. C'est un nouveau quartier qui date des années 70. C'est l'un des plus beaux et plus riches quartiers de Bamako.

-Bajalan ("fleuve sec"), Ngòmijiranbugu ("le quartier du beignet"), Manyanbugu ("le quartier de Manyan"), Jelibugu ("le quartier des griots), Korofinna (chez les Vitex), etc. sont des nouveaux quartiers habités par des personnes étrangères à la ville.

Sur la quinzaine de quartiers de Bamako, seulement cinq sont occupés par des populations d'origine bamakoise. Tous les autres sont occupés par des gens venus d'ailleurs. Cependant, il est difficile de lier un quartier à une population tant le brassage est aujourd'hui accompli.

---

<sup>1</sup>Missira est le nom bambara de l'Egypte.

La population de Bamako a trois origines :

**&& Les natifs de Bamako** : Bamako doit son essor actuel à la colonisation et à l'administration coloniale qui ont fait d'elle la capitale de la colonie du Soudan français de l'A.O.F. (Afrique Occidentale Française).

Ce facteur colonial aura une très grande conséquence sur le peuplement de la ville. En effet depuis que la ville a accédé à ce statut, des investissements importants y ont été effectués ce qui a entraîné une grande concentration de la quasi totalité des infrastructures. L'arrivée massive de plusieurs catégories de fonctionnaires et de personnel pour la main-d'oeuvre s'en est suivie. Cette population est venue s'ajouter aux habitants traditionnels de la ville de sorte qu'aujourd'hui, on est susceptible de retrouver toutes les populations du pays dans cette ville. Il n'est pas rare d'y rencontrer aussi bien les gens d'origine mandingue que ceux qui viennent de la Boucle du Niger (Songhay et Peul) ou d'ailleurs (Touareg...).

**&& Migration campagne-ville** : L'administration coloniale, en introduisant l'impôt dans le pays, a créé un besoin de monnaie qui était inconnu. Les populations du Soudan vivaient traditionnellement de troc<sup>2</sup>. Il leur a donc fallu chercher de l'argent pour s'acquitter de cette taxe. Ainsi tous les ans, des milliers de jeunes quittent leurs villages pour venir à Bamako afin d'y trouver du travail. Ils viennent y travailler entre deux saisons (la fin des récoltes et le début des semailles).

Cette migration temporaire céda rapidement le pas à une migration définitive à cause d'une sécheresse persistante qui s'est installée dans le pays et qui a chassé les populations de leur terre par manque d'eau.

Etant donné que l'agriculture représentait l'activité de près de 80% de la population, on comprend aisément qu'il y ait une grande ruée vers Bamako où il y a (apparemment) toutes les infrastructures économiques pouvant donner aux gens le bien être auquel ils aspirent.

**&& Migration ville à ville** : Il existe aussi une migration de ville à ville. En effet les migrants de la ville de Bamako ne sont pas seulement des ruraux, ils sont aussi citadins. Si les ruraux viennent à Bamako pour y avoir du travail (généralement des travaux de manoeuvres), les citadins eux viennent pour effectuer des études et devenir des

---

<sup>2</sup>Cissoko S.M. déjà cité

fonctionnaires. Ils y arrivent jeunes soit pour effectuer des études secondaires soit pour continuer dans l'enseignement supérieur. Ils s'y installent dès la fin de leur formation parce que Bamako offre plus de places que toutes autres villes du Mali et parce que Bamako a un statut gratifiant pour tout cadre de haut niveau. En effet les directions nationales, les ministères et les plus grands services de l'Etat y sont concentrés. Tous les hauts cadres et autres dignitaires du pays s'y trouvent par conséquent.

### **La ville et ses langues:**

Quelle que soit la densité des quartiers et l'origine de leurs habitants, la langue de la ville de Bamako demeure le bambara. Si la présence de différentes populations dans la ville, a entraîné celle de leurs langues, le fait est qu'il n'y a eu nulle part une forte concentration, d'une quelconque population, a aidé l'expansion du bambara parce qu'en définitive il n'y avait aucune langue suffisamment forte pour le faire reculer.

Si Bamako n'est pas la seule ville malienne, le paramètre le plus important qui a joué à sa faveur est la concentration en son sein de l'ensemble des éléments socio-politico-économique. En effet, si plusieurs causes sont citées à l'origine de l'exode rural et des autres formes de migration vers la ville, l'une d'entre elles réside dans la symbolique même de la ville, c'est à dire tout ce qui est aussi bien de l'ordre du rationnel que de l'irrationnel. Elle peut aussi bien symboliser des choses matérielles telles que la richesse, l'instruction, l'accès aux soins que représenter des choses telles que la réussite sociale, l'épanouissement personnel et professionnelle, la sentiment d'accomplissement. L'ensemble des comportements de Bamako deviennent référentiels. Partout dans le pays, ils sont omniprésents et gèrent les moindres attitudes et comportements même dans les coins les plus reculés, à travers les migrants, les voyageurs, les touristes et les médias. De ce fait, le bambara de Bamako comme tous les autres comportements de la ville ont une symbolique importante car ils représentent aux yeux des autres, l'image même de ce qu'on appelle à Bamako la "civilisation". Il est très courant de voir une personne classifiée "non civilisée"<sup>3</sup>. Et on n'hésite pas de dire à l'égard d'une telle personne: a ma sivilisé sa, fɛn min burusikòndòmògò don ! ("il n'est même pas civilisé, il vient de la brousse"). Or on considère comme "brousse", toutes les localités qui n'ont pas le même niveau d'urbanisation et d'infrastructures que Bamako. Il est alors aisé de comprendre en quoi cette ville symbolise l'image de "la ville" et de ce que doivent être les comportements

---

<sup>3</sup>Pour la grande majorité des Maliens, la "civilisation" est synonyme d'évolution technique et technologique. Elle revêt donc des caractéristiques socio-culturelles qui viennent des pays dans lesquelles sont inventés ces nouveaux produits.

référentiels au Mali. Son parler, le bambara, porte l'ensemble de ces valeurs (aussi bien matérielles qu'irrationnelles). La grande attraction vers cette culture à l'origine bamakoise, fait d'elle la culture malienne, puisqu'en définitive tout le monde n'aspire qu'à être comme les Bamakois parce que le comportement social des Bamakois est devenu la norme à suivre dans le pays (tenues, habitat, alimentation et langue). Il est d'ailleurs très fréquent d'entendre à Bamako et même souvent dans le reste du Mali que "le bambara est la langue nationale" pour dire que c'est la langue d'intégration nationale. Celui qui ne la parle pas, s'il reste malien, manque de l'une des valeurs essentielles du pays.

Les Bamakois se moquent de tout autre bambara que le leur et ils les qualifient de burusikònòkan "langue de la brousse" qui restent à leurs yeux les langues des "non-civilisés", des broussards. Leurs locuteurs ne se considèrent pas mieux du reste et corroborent ainsi les Bamakois qui eux sont "civilisés" et parlent une langue à la hauteur de leur degré de civilisation. C'est ce qui justifie un peu l'image idyllique du bambara porteur de toutes ces valeurs tant appréciées !

Si d'autres langues sont présentes dans la ville, elles occupent des fonctions primaires (langues vernaculaires<sup>4</sup>). Elles ont et auront de plus en plus du mal à sortir de ce statut, car les attitudes de leurs locuteurs face au bambara et à sa symbolique sont plus que des comportements linguistiques, des jugements sociaux. Ceci occasionne tout un conditionnement social qui fait d'ailleurs que certains vont jusqu'à renier leurs langues au profit du bambara qui n'est plus la langue des bambara mais celle du Mali ou du moins ce qui représente le Mali.

---

<sup>4</sup>Nous employons vernaculaire ici selon la définition du Dictionnaire de Didactique de langues, dirigé par R. Gallisson et D. Coste, Hachette, Paris 1988, p.587.

## • II Bamako & la sociolinguistique urbaine

La notion de culture urbaine dans le discours scientifique date des années 30 aux Etats Unis. Elle vient de l'école de Chicago ( précurseur de la sociolinguistique) qui est elle même héritière de l'école de Francfort<sup>5</sup>. Malgré les influences des courants évolutionniste et fonctionnaliste, de nouvelles idées sont énoncées même si elles ne sont pas toutes exploitées. Pour Tonies, l'un des précurseurs de ce courant<sup>6</sup>, la ville est une entité qui impose une interpénétration des couches sociales dans la société à travers son mode de vie (ses pratiques sociales), les besoins et impératifs qu'elle génère. Cette analyse va être critiquée comme excessive car, si l'interpénétration des différentes couches sociales(mobilité sociale)<sup>7</sup> est vraie, elle n'est pas (a elle seule) un facteur unifiant. Les différentes couches en contact gardent leurs niveaux de vie et leurs comportements sociaux, donc leurs spécificités classificatoires (dont la langue).

La ville occupe un rôle de plus en plus important dans les sociétés modernes. Partout dans le monde, la tendance est à la vie dans les villes<sup>8</sup>. Si le taux d'accroissement naturel en Afrique est élevé, celui des centres urbains est beaucoup plus important. La population urbaine y a été multipliée par cinq entre 1950 et 1980 alors que la population totale n'a été multipliée que par deux. Les estimations des Nations Unis prévoient que 42% de la population africaine sera urbanisée en l'an 2000 <sup>9</sup>.

Au regard de ces chiffres, on voit que la grande croissance des villes est caractérisée par la rencontre des différentes ethnies du pays (et même souvent d'ailleurs)<sup>10</sup>. Cette convergence des populations africaines vers la ville a sa "contrepartie linguistique" selon la terminologie de Calvet. La rencontre de populations et de leurs langues génère des stratégies de communication qui peuvent aussi bien être propres à un groupe social qu'à des individus. L'une des caractéristiques de cette communication est la variation linguistique. Le fait que la ville de Bamako soit le seul endroit au Mali réunissant aussi bien les diversités ethniques que sociales, justifie la place choisie qu'elle occupe au coeur de notre étude.

De la vie en ville de plusieurs populations, découlent trois phénomènes importants :

---

<sup>5</sup>Burgon P., "Introduction to the science of sociology, Chicago 1921.

<sup>6</sup>Tonies in la "sociolinguistique" de Baylon C. déjà cité page 167

<sup>7</sup>Dortier J.F. "Qu'est ce qu'une société traditionnelle ?" in Sciences Humaines hors série n°1, 1992.

<sup>8</sup>Calvet pluri 3 déjà cité pg 1

<sup>9</sup>Hugon ibid.

<sup>10</sup>Philippe A. in "des villes et des langues" déjà cité, p 49-50

### - 1 La notion de langues d'intégration à la ville :

dans la ville, les nouveaux arrivants transmettent (souvent) à leurs enfants leurs langues d'origines. Les enfants apprennent la langue de la ville en même temps que les langues en question. A Bamako cette langue (grégaire) est différente de la langue qu'il faut connaître pour avoir du travail (le français, langue officielle) ou de celle qu'il faut connaître pour ses communications quotidiennes (bambara). De cette rencontre des langues, émerge toujours une langue d' "intégration". Cette langue-ci, dénommée langue véhiculaire peut être la langue dominante de la ville, la langue des commerçants<sup>11</sup> ou parfois même une langue "ad hoc de type pidgin"<sup>12</sup>. Dans notre cas, c'est la langue de la population dominante, le bambara qui joue ce rôle de langue d'intégration à la ville de Bamako.

### - 2 La notion d'unification linguistique :

la ville est le lieu de rencontre de l'ensemble des peuples du pays, car tous sont susceptibles de s'y retrouver. Le fait que les différentes populations y soient représentées induit que leurs langues y soient aussi. La ville gère toutes ces langues et n'en retient qu'une comme langue véhiculaire<sup>13</sup>. Ce phénomène ne remet pas en cause la segmentation sociale<sup>14</sup> ou même la spécialisation de certaines langues. Tout simplement dans une ville, il y a toujours une langue qui "s'impose" et finit par incarner son identité. L'ensemble des habitants de la ville à leur tour s'y reconnaissent (malgré qu'ils soient d'origines différentes). Ainsi, on retrouve le bambara à Bamako comme la langue d'unification alors qu'à Niamey au Niger, c'est le zerma et le housa qui se livrent un combat "sans merci" et qu'au Cameroun ou l'éwondo, le pidgin english, le français et l'anglais sont en concurrence. L'unification linguistique de la ville de Yaoundé n'est pas encore accomplie. Bamako représente en revanche une situation relativement simple. Ces langues, plutôt qu'en conflit réel, sont complémentaires, chacune jouant un rôle particulier sans empiéter sur celui de l'autre.

### - 3 La notion de conflit de langues :

une ville est toujours plurilingue même si elle ne retient pas plusieurs langues en fonction véhiculaire. Ce plurilinguisme ne se caractérise pas forcément par un bilinguisme et ou une diglossie. Elle peut simplement illustrer la présence dans la même ville de plusieurs langues. Toutefois, une ville comme Bamako, unifiée soit-elle, n'est pas sans conflit. Cependant le conflit n'existe pas à tous les niveaux. Comme nous l'avons déjà dit, il existe deux niveaux de

---

<sup>11</sup> Hugon Ph., Sudrie O., "Les indicateurs économiques et leur représentativité du processus d'urbanisation en Afrique sub-saharienne", in Processus d'urbanisation en Afrique tome 2, l'Harmattan p 68-93.

<sup>12</sup> Calvet Plurilinguismes n°3, déjà cité p 3.

<sup>13</sup> Calvet ibid.p 3

<sup>14</sup> Nous parlons de segmentation sociale pour faire allusion aux différents groupes sociaux quels que soit par ailleurs les critères qui les établissent.



relation entre les langues de la ville : les langues ethniques face à la langue interethnique et la langue officielle face à la langue véhiculaire majoritaire (langue interethnique). Dans le premier cas, la langue véhiculaire, le bambara, se trouve en contact permanent avec les autres langues grégaires cependant, leur domaine de communication ne sont pas les mêmes. L'une est parlée dans la famille l'autre dans la rue. On assiste alors à une spécialisation des dites langues. Les langues ethniques seront employées en fonction grégaire tandis que le bambara sera employé en dehors de ces situations.

Dans le second cas, plus qu'un simple contact, le bambara et le français sont en concurrence. sans qu'il y ait forcément conflit. En effet à Bamako, le français est utilisé par une minorité de personnes intellectuelles ou plus ou moins "lettrées" francophones. Dans les communications des membres de cette couche, le français est en forte émulation avec le bambara. Dans une discussion scientifique et /ou intellectuelle, le bambara cède le pas au français qui par la même s'impose dans ce domaine alors que lors des causeries autour du thé, c'est plutôt le bambara qui l'emporte.

Cette description certes plausible ne montre pas en fait la réalité de la communication bamakoise (au niveau social<sup>15</sup>). En effet l'hierarchisations des langues qu'elle suppose n'est pas tout le temps vérifiée. Suzy Platiel<sup>16</sup> fait observer trois facteurs comme étant pertinents dans la communication africaine traditionnelle : l'efficacité communicationnelle du parler, les liens affectifs qui unissent le sujet aux locuteurs de celui-ci et le rapport qu'il entretient avec le patrimoine culturel auquel ce parler est associé. Pour qu'une langue soit valorisée, il faut donc qu'elle soit connotée positivement de ces trois points de vue. Ainsi, on a d'abord la langue de la lignée paternelle et maternelle, ensuite viennent les langues des gens avec lesquels on est en relation fréquente. Elle note aussi que certaines langues sont connotées négativement, ce sont les langues à l'égard desquelles, le locuteur n'éprouve aucune affection : les langues acquises par nécessité, pour le travail. , Contrairement à G. Manessy qui dit qu'"une telle organisation est tout à fait inadéquate à la vie urbaine"<sup>17</sup>, nous pensons pour notre part que les trois facteurs évoqués par S.Platiel existent en ville, mais leurs critères définitoires changent. En effet, la langue grégaire, pris dans le contexte urbain, devient la langue d'identité, qui va montrer la filiation de chaque individu à un patrimoine culturel. Il est fréquent d'entendre dans la ville de Bamako des boutades sur les personnes qui ne parlent pas la langue d'origine de leurs parents. D'ailleurs il y a une expression pour les désigner : i fasiya tilala i la (« tu as perdu tes racines »). A l'égard de ces mêmes personnes, on emploie le mot jalan (« sec ») comme dans l'exemple fula jalan (« peul qui ne parle pas peul), pour dire qu'elles sont appelées à mourir, faute de source qui ravive. Autrement dit la langue est un élément clé qui

---

<sup>15</sup>Nous appelons ici communication sociale, les communications qui ont lieu en dehors du milieu familial ou ethnique

<sup>16</sup>Platiel S. Les langues d'Afrique noires en France. des langues de culture face à une langue de communication" in Vingt-cinq communautés linguistiques de la France, Paris, l'Harmattan 1988, p.9-30.

<sup>17</sup>Manessy, *ibid.*, p. 16.

entretient le lien avec ses origines. Donc, chaque Bamakois a besoin de la langue de ses parents pour ne pas être « mal vu » quel que soit par ailleurs son niveau social. En ce qui concerne les deux derniers éléments proposés par S. Platiel, nous ne pensons pas qu'ils soient tous présents en ville, ou s'ils le sont, on ne saurait les séparer. Dans la ville africaine, en effet, les gens sont sensibles à la langue parlée dans l'environnement proche ou par des personnes fréquentées. Mais le seul fait d'être une langue que l'on entend ne suffit pas pour qu'on la connaisse. Il faut que cette langue soit dotée d'efficacité communicationnelle (cas typique des langues véhiculaires ou des langues des villes) mais aussi, il lui faut bénéficier d'une bonne image dans l'échelle de représentation. Autrement dit, pour nous, la notion de langue proche n'a pas de pertinence seule. A Bamako, les migrants ne parlent pas le bambara parce que c'est la langue des personnes qu'ils fréquentent, mais parce qu'ils y sont obligés. C'est donc l'efficacité de la langue bambara qui est davantage à mettre en exergue que le degré de rapprochement. De même, les Dogon parlent à 80% le peul dans la ville de Mopti parce que cette langue y est véhiculaire. En d'autre terme, la fréquentation des Peuls n'est pas une raison pour parler le peul à Mopti, car si demain une autre langue devenait véhiculaire dans cette même ville, les Dogon l'apprendraient. D'ailleurs, à Bamako, les Songhaï de la région de Gao ou autres ne parlent pas le soninké ou le bobo parce qu'ils fréquentent les locuteurs de ces langues. Les cas les plus symptomatiques sont ceux des fonctionnaires bambarophones qui vont travailler dans des villes ou régions dans lesquelles on parle une autre langue sans jamais qu'ils ne l'apprennent. A Gao, par exemple, moins de 10% ds fonctionnaires bambarophones apprennent le songhaï alors dans cette ville, le songhaï est la seule véhiculaire.

Le deuxième élément évoqué par S. Platiel existe à son tour

Quant à l'analyse de Manessy, elle est essentiellement basée sur l'absence de solidarité familiale et ethnique dans la ville. Il fait allusion à un modèle calqué sur l'occident dans lequel le fonctionnement traditionnel a cédé le pas à une forte individualité et individualisation à cause des modes de production. Nous avons observé en effet que des évolutions sociales importantes interviennent dans les villes africaines, mais nous ne pensons pas que ceci entraîne un antagonisme entre les urbains à cause de leurs « ethnies », car en réalité, de nouvelles bases de regroupement se créent au moment où les anciennes disparaissent. De ceux-la on peut citer le partage de la même représentation, du même niveau social ou socio-économique, mais aussi et surtout, l'appartenance à la même identité culturelle. Bien sûr, que ce dernier élément ne se situe pas au même niveau que les autres cités plus haut, mais il ne demeure pas moins un facteur de regroupement, pour preuve, la multitude d'associations ethniques, linguistiques et culturelles dans la ville de Bamako (Maïga I. : 1995). Nous pensons donc que la communication de la ville, sans être particulière,

à des exigences propres. Elle demande une réorganisation au sein du schéma proposé par S. Platiel plutôt qu'une remise en question totale.

En effet, il n'y a pas de doute que l'efficacité communicationnelle est un critère de choix déterminant d'une langue ou d'un parler. Il est reconnu à tous les niveaux de communication et c'est lui qui fait que, plus que le comportement coercitif et unifiant de la ville, l'on décide de façon autonome de parler telle ou telle langue parce qu'on a besoin de communiquer avec l'extérieur. Et cette décision ne se prend pas sans analyse de l'importance de cette langue et des profits qu'on peut tirer à la connaître.

Les liens affectifs qui unissent le sujet aux locuteurs ne sont pas non plus méconnus dans la ville. Ils s'expriment dans le milieu urbain par la compétence dont le locuteur peut faire preuve en passant d'une langue à une autre. Il est plus facile, de répéter une phrase telle qu'on la entendue surtout lorsqu'elle contient des idiomes ou des formes d'expression particulière. Si le sujet a une réalité, c'est du point de vue de la métalangue. A notre avis, ce facteur n'a pas d'autres pertinences en ville. Toutefois, au niveau du comportement de la famille, il est déterminant si le chef de famille souhaite ou non que ces enfants parlent une langue à laquelle il est lui lié affectueusement.

Le patrimoine culturel auquel se réfère ce parler est aussi une réalité dans la communication urbaine. Il est même un des paramètres les plus importants de cette communication. En effet si le choix de la langue ou du parler est géré par le critère de valorisation, c'est le patrimoine culturel auquel cette langue est associée qui le détermine. Ce patrimoine est apprécié de façon différente en fonction des situations (rurale ou urbaine). Dans le cas du bambara, le patrimoine de cette langue n'est plus celui de la tradition mais celui de la ville.

Ainsi, l'hierarchisation ne se fera plus de la langue familiale vers les langues sociales, mais il y aura du code switching. Cela se traduit par le passage d'une forme à une autre aussi bien du point de vue lexical que segmental. Et c'est justement ce phénomène qui interdit tout conflit au sens strict du mot entre les langues de la ville.

Pour pouvoir incarner l'ensemble des valeurs qui la compose, la ville procède à un métissage de langue. Le bambara de Bamako qui connaît ces situations est porteur de ces différentes influences. Autrement dit, le bambara, langue ethnique dominante, pour devenir une langue véhiculaire, subit les influences de chaque groupe social et ethnique. Pour autant ce bambara n'est pas en même temps et partout porteurs des mêmes influences. L'étude du cas de Bamako vient le confirmer en montrant un certain type de changement qui, nous ne le dirons jamais assez, ne sont pas forcément vraies dans un autre cadre.

### **Le bambara de Bamako :**

Le bambara généralement qualifié de standard à Bamako, est surtout influencé par le français (à travers les emprunts (dont nous allons parler) et quelques structures de langue<sup>18</sup>) et le bambara de Ségou (par le phonétisme et le lexique) (cf. p.23)

Cette volonté de considérer la ville comme un lieu spécifique de plurilinguisme, prend toute son importance lorsqu'on étudie les variations linguistiques et leurs niveaux, car les éléments linguistiquement pertinents et socialement classificatoires, c'est-à-dire notifiatifs<sup>19</sup>, ne se trouvent pas dans la langue en temps que structure, mais en temps que phénomène social particulier généré par une succession de situations trouvant leur justification dans la ville et les communautés sociales qu'elle comporte. La présence de ces éléments dans le discours urbain explique les différentes variantes d'une même lexie sans que l'on ne puisse parler de synonymie. Chacune des unités identifiées représentant bien sûr une forme mais aussi une réalité sociale mesurable à travers une étude sociale de son locuteur et des conditions de sa production mais aussi du sens qu'il évoque. Ces éléments peuvent se situer au niveau phonétique, phonologique, morphologique, lexical ou syntaxique.

A titre d'exemple, on peut prendre le lexème « président » pour le Président de la République. On rencontre plusieurs variantes pour le désigner : *faama*, *jamanatigi*, *peresidan*, *prezidan*----> "président". Chacune de ces lexies fait allusion à une réalité particulière qui n'est pas linguistique.

*faama* : roi ; puissant ; riche ; influent ; réfère à une vision traditionnelle de la royauté ou du pouvoir en général. C'est une forme connotée comme étant *kòròlen* (ancien, caduque).

*jamanatigi* : propriétaire du pays ou de la région ; réfère à une vision traditionnelle du pouvoir. C'est quelqu'un qui a un pouvoir illimité. Cette forme est perçue par les locuteurs comme une référence traditionnelle. Elle sous-entend un certain mode d'accession au pouvoir, soit héréditaire, soit par la force des armes.

*peresidan* : présidant ; forme urbaine, fait référence à une connaissance moderne du pouvoir.

---

<sup>18</sup>G.Dumestre, in stratégies communicatives au Mali : Langues régionales : bambara, français à paraître p.327-358.

<sup>19</sup>Nous employons ici la notion de critères notifiatifs en opposition aux critères de pertinence qui eux sont de l'ordre de la forme alors que les critères notifiatifs sont de l'ordre de la norme quant à la langue. Par exemple, la prononciation d'un mot comme [su] "la nuit" en *chu* ou *su* n'est pas pertinent du point de vue linguistique puisque les [ʃ] et [s] ne s'opposent en bambara. Par contre l'emploi de la forme *chu* fait référence à un parler qui est celui de Segou. Il est donc notifiatif car fait allusion à une représentation sociale. On sait à travers cette forme l'origine ou la provenance du locuteur..

*prezidan* : président ; c'est une forme urbaine, c'est la plus valorisante de toutes les autres formes. Elle est employée par des urbains lettrés ou qui se veulent comme tels.

lexical	morphologique	phonologique
faama /prezidan	prezidan / perezan	/prezidã/ /perezã/
faama/jamanatigi	prezidan / peresidan	/prezidã/ /peresidã/
faama /peresidan	perezan / peresidan	/perezã/ /peresidã/

De même, l'unité lexicale démocratie recouvre plusieurs réalités à travers des formes comme : demokarasi, bɛ̀ɛ̀jɛ̀fanga, forobafanga, demokراسي----> "démocratie".

lexical	morphologique	phonologique
demokarasi / bɛ̀ɛ̀jɛ̀fanga	demokarasi / demokراسي	/demokarasi/ /demokراسي/
demokarasi / forobafanga	demokراسي / demokراسي	/demokراسي/

Revenons un peu sur les positions de G. Manessy, l'analyse qu'il défend est généralement appliquée aux cités occidentales et ne se trouve vraie en Afrique, que dans la ville, seul endroit (pour le moment) où le degré de socialisation traditionnelle sans s'être effondré, cohabite avec un autre mode de production, l'industriel, avec l'émergence de classes sociales. Si cette notion n'est pas totalement pertinente, elle devient de plus en plus une vérité que nous ne pouvons pas ignorer. Ces modèles si chers aux sociologues ne nous intéressent ici que parce que le locuteur ne peut être considéré comme isolé. C'est une personne issue d'une entité sociale au sein de laquelle il vit. Et même lorsqu'il n'y est plus, il s'en trouve influencé. Dès lors, l'étude de la variation linguistique ne peut plus s'effectuer à travers les seuls critères morphologiques. Il faudra que s'y ajoute une analyse sociale plaçant chaque locuteur dans un contexte social qui peut bien être la communauté linguistique et les classes sociales qui la compose, tout en tenant compte des conditions de production et des motivations de production de discours.